

LES ENFANTS DU LEVANT - TEXTE DU LIVRET

OUVERTURE

VOIX OFF:

Le cinq août 1850, une loi visant à régler les principes de détention des mineurs est votée. Désormais tous les enfants abandonnés, orphelins et petits délinquants seront envoyés dans des colonies agricoles pénitentiaires jusqu'à l'âge de seize, dix-huit ou vingt ans selon la gravité des faits qui leur sont reprochés. Considérant avec intérêt les 75 centimes alloués par l'état par jour et par enfant de nombreux prétendants aux objectifs humanitaires et philanthropiques souvent douteux vont sans attendre solliciter auprès du gouvernement la création d'une colonie sur leurs propres terres. C'est ainsi qu'au matin du 10 février 1861, un convoi d'une soixantaine d'enfants quitte la prison de la Roquette à Paris. Les plus âgés ont quinze ans, le plus jeune, six ans et demi. Marchant de l'aube au crépuscule, ils vont durant plusieurs semaines parcourir une trentaine de kilomètres par jour en direction du sud de la France.

Le comte de Pourtales, propriétaire de l'île du Levant, persuadé que la vie au grand air et l'éloignement de la ville seraient des moyens de redressement efficaces, pensait qu'il réussirait à aider et sauver ces pauvres enfants de la misère en leur offrant une solide éducation et un bon métier ; malheureusement la colonie de Sainte-Anne du Levant connut un tout autre destin...

1) POUR ALLER A TOULON !

*Baluchon sur le dos,
Pieds nus dans nos sabots,
Et la tête baissée,
Plongés dans nos pensées,
Nous marchons, nous marchons,
Mais le chemin est long
Pour aller à Toulon (bis)*

*Pas le droit de parler,
Pas le temps de flâner,
Nous nous arrêterons
Ce soir près d'Avallon,
Nous marchons, nous marchons,
Mais le chemin est long
Pour aller à Toulon (bis)*

*Le convoi redémarre
Dans un épais brouillard,
Chacun cherche un moyen
D'échapper aux gardiens,
Nous guettons, surveillons,
Mais faut faire attention,
Ils sont sur nos talons (bis)*

*De Saulieu à Chalon
De Vienne en Avignon,
Sous la pluie, dans le vent
Bravant le mauvais temps
Nous marchons, nous marchons,
Mais il n'est plus question
De tourner les talons (bis)*

*Sous le ciel de Provence,
Nous longeons la Durance,
L'air devient plus léger,
Nos sabots sont cassés,
Nous marchons, nous marchons,
Le chemin n'est plus long
Pour aller à Toulon (bis)*

VOIX OFF : Lorsqu'un mois plus tard, ils arrivent enfin à Toulon, les enfants sont aussitôt enfermés au Fort Lamalgue. En attendant que vienne les chercher le bateau pour l'île du Levant. Jules DECORS fait la connaissance de Denis et de la bande des vulnérables. Il raconte comment après avoir fui une famille adoptive trop brutale, il a été arrêté pour vagabondage, puis jugé et expédié dans une colonie agricole jusqu'à sa majorité. Et dans son récit, somme toute très ordinaire, chacun des enfants peut reconnaître sans mal un bout de sa propre histoire

SCENE 1

DENIS : T'as quel âge ?

DECORS : Onze ans et demi !

DENIS : Et comment tu t'appelles ?... C'est quoi ton nom ?... Je te fais peur ? Moi c'est Jules, Jules Denis, mais ici tout le monde m'appelle Denis.

DECORS : Moi aussi je m'appelle Jules ! Jules Décors !

DENIS : Tu vois le type appuyé contre le mur ? Son nom c'est Joseph DUTRIEUX un bon conseil ne t'approches jamais de lui.

DECORS : Pourquoi ?

DENIS : C'est une ordure. A la Roquette il léchait les bottes des gardiens, et balançait les copains pour bien se faire voir et avoir droit à un bol de soupe en plus. En tous cas, nous les vulnérables, on n'en veut surtout pas.

DECORS : Les vulné...quoi ?

DENIS : Les vulnérables !! C'est le nom de la bande qu'on a formé avec DEVILLAZ. Quand on s'est connu en prison, il prenait toujours la défense des plus faibles et des plus fragiles pour les protéger. Les vulnérables quoi..... Alors on s'est juré de se serrer les coudes et de toujours rester ensemble coûte que coûte. Pourquoi t'es là ?

DECORS : J'ai été adopté quand j'avais trois ans. Mais mes parents me faisaient travailler dur... Ils me battaient pour un oui ou pour non ; je n'avais pas le droit de coucher dans la maison, je dormais dans le foin entre l'étable et la porcherie. Un jour j'en ai eu assez, j'ai voulu m'enfuir, mais les gendarmes m'ont arrêté pour vagabondage à Dijon.... Et voilà !

DENIS : Comme tout le monde, quoi ! (un temps)
Pas vrai Beaumais ? Tiens, raconte lui donc ce qui t'est arrivé...

BEAUMAIS (qui s'est approché) : J'étais parti chercher du travail à Paris. Comme je ne trouvais rien, je me suis arrêté sur un pont et je m'amusais à jeter des cailloux dans l'eau. Une main se pose sur mon épaule. (Il mime la scène) Un policier ! « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu veux tuer quelqu'un avec tes pierres ? » Mes petits graviers, des pierres ! Pourquoi pas des rochers tant qu'il y était ? « Et d'où tu sors d'abord ? Tes parents où ils sont ? » « En Belgique ! » « Que fais-tu à Paris ? As-tu des sous ? » « Oui, j'ai septante francs, regardez ! » « Sale menteur, tu n'en as que soixante-dix ! Allez ouste au poste ! » Le juge m'a acquitté. Ils ont laissé à mes parents vingt et un jours pour venir me récupérer.

JULES DECORS: Et tes parents ne sont pas venus... ?

BEAUMAIS : Ben non... Mais il n'est pas né celui qui gardera Eugène Beaumais en prison. Moi, je trouverai le moyen de m'échapper. Il doit bien y avoir des bateaux dans leur satanée île du Levant !

DEVILLAZ : Roncelin ! Y'a le p'tit qui te cherche...

DENIS : Le « petit » c'est Auguste Roustan. Son frère a été ramassé avec lui dans la rue, mais il est mort, il y a quinze jours environ, juste avant d'arriver à Lyon. Alors pour l'aider à tenir le coup Roncelin lui raconte des histoires... Il lui fait croire que sur l'île du Levant il existe un trésor caché quelque part...

BEAUMAIS (perdu dans ses pensées) : Quand je repense à ce commissaire « Foutez-moi cette vermine en prison ! » Moi une vermine, alors que je n'ai jamais fait de mal à personne ! Vain Dieu, c'est pas de chance tout de même !

DENIS : T'as besoin de prier vingt Dieu, toi ? Tu ne crois pas qu'un seul c'est suffisant ?

2) LES VAGABONDS

*On n'peut pas dire que jusque-là
La chance ait été avec moi
On n'peut pas dire que mon enfance
Soit beaux joujoux et sucreries
Moi la tendresse je n'connais pas
Ma mère est morte, j'avais trois mois*

*Mais je n'suis pas seul dans ce cas
Paris fourmille d'enfants comme moi
On ne fait de mal à personne
Mais les gendarmes disent que nous sommes :*

*Des vagabonds, des voleurs,
D'la mauvaise graine, des menteurs,
Des voyous rôdant la nuit, le jour
Fils de rien semant la mort partout*

*Des vagabonds, des voleurs,
D'la mauvaise graine, des menteurs,
Des voyous rôdant la nuit, le jour
Fils de rien semant la mort partout*

*Pour une faute que j'ai pas commise
Une maladresse, pour une bêtise
On m'a jeté sur le pavé
Pour une orange dérobée
Je l'avoue, j'ai tendu la main,
Pour quelques sous, un bout de pain.*

*Mais je n'suis pas seul dans ce cas
Paris fourmille d'enfants comme moi
On n'a jamais tué personne
Alors pourquoi dire que nous sommes :*

*Des vagabonds, des voleurs,
D'la mauvaise graine, des menteurs,
Des voyous rodant la nuit, le jour
Fils de rien semant la mort partout*

*Des vagabonds, des voleurs,
D'la mauvaise graine, des menteurs,
Des voyous rodant la nuit, le jour
Fils de rien semant la mort partout*

TER

SCENE 2

VOIX OFF : Dès leur arrivée sur l'île, les prisonniers sont accueillis par le Comte de Pourtalès et (les autres personnages : présentation)

POURTALES (voix off): Les enfants ! Aujourd'hui, devant vous vont s'ouvrir les portes de la colonie agricole de St Anne. Vous y apprendrez à lire, à écrire, les métiers de la terre et aussi ceux de cordonnier, de tailleur, de forgeron, de maçon et même à fabriquer des pipes. Bien entendu, nous veillerons ici à ce que vous ne manquiez de rien. Ni de nourriture, ni de vêtements.

VOIX OFF : Mais malgré les promesses les enfants découvrent, une fois le Comte reparti sur le continent, un monde cruel où règnent l'injustice et la violence. Mal nourris et travaillant plus de douze heures par jour, ils sont de plus en plus nombreux à tomber malades.

SCENE 3

Instrumental

3) QUAND ON PART LE MATIN

*Quand on part le matin, le soleil dort encore,
Silencieux, résignés, on s'avance au-dehors.*

*Chacun rejoint alors son équipe,
Sur les terres, dans la fabrique*

Et traités comme du bétail

On reprend notre travail

Qui a volé un œuf

Doit trimer comme un bœuf !

Pas de pitié, pas de pitié !

}

bis

*Si l'un de nous se plaint, il se fait démolir
Ils nous frappent, ils nous fouettent, font de nous des martyrs,*

Et quand la fièvre nous dévore

Que l'on souffre, que l'on gémisses

Rien pour soigner nos blessures !

Rien pour calmer nos brûlures !

Toujours courber le dos

Sans pouvoir dire un mot !

Pas de pitié, pas de pitié !

}

bis

*Quand on part le matin le soleil dort encore.
Quand on revient le soir, avec le froid qui mord*

À peine la maigre pitance avalée,

On s'endort à bout de forces

Demain on recommencera

La journée du forçat

Faut s'estimer content

D'être toujours vivant

Pas de pitié, pas de pitié !

}

bis

*C'est à se demander, (bis)
Si la vie d'un bagnard à Cayenne*

N'est pas moins inhumaine

Que sur l'île du Levant !

}

bis

*C'est à se demander (bis)
Si la vie d'un bagnard à Cayenne*

N'est pas moins inhumaine

Que sur l'île du Levant !

Scène 4

VOIX OFF : Pour tenir le coup, les vulnérables ont un secret. Ils se partagent, le soir, les vivres qu'ils ont réussi à se procurer en cachette : un bout de pain ou de saucisson offert par un chef d'équipe compatissant, quelques fruits cueillis à la hâte sur les branches d'un arbre.

DEVILLAZ : Chut ! Surtout continuez à faire très attention, vous savez que le personnel n'a pas le droit de nous donner de la nourriture ; si vous vous faites pincer, les gardiens pourraient penser que c'est du vol.

AIME NOEL : Moi je voudrais bien vous rapporter quelque chose, mais aux cuisines c'est impossible, on nous fouille chaque fois qu'on sort...

DEVILLAZ : C'est pas grave, Ti Noel ne prend pas de risques inutiles, ce serait trop bête. Tiens toi tranquille et tout ira bien, aux cuisines t'es peinard, y'en a pas mal qui aimeraient être à ta place... Et ton frère tu as des nouvelles?

AIME NOEL : Il a pris sept jours de cellule, à ce qui paraît... On ne sait même pas pourquoi. De toute façon, le garde l'a dans le nez depuis notre arrivée. Il est toujours sur son dos à lui crier dessus... Pourtant il n'est pas méchant mon frère...

DEVILLAZ : Mais non il n'est pas méchant et il est courageux ! Te fais pas de soucis il va s'en sortir !

GUENDON : Mefi les gars, voilà le mouchard !

VOIX OFF : Dutrieux, dont chacun sait qu'il est prêt à tout pour avoir un bol de soupe en plus, n'ignore rien de leur pratique. Pourtant, malgré sa réputation de traître et malgré les pressions exercées contre lui par l'un des gardes exigeant qu'il dénonce tous ceux qui désobéissent au règlement : il n'a jamais rien dit.

BEAUMAIS : Alors Dutrieux, ça y est, on est allé faire son petit rapport ?

DUTRIEUX : Mais Qu'est-ce que je vous ai fait ?

BEAUMAIS : Si tu crois qu'on n'a pas remarqué ton petit manège avec Radel !

GUENDON : Je t'avertis, on t'a à l'œil, t'es plus à la Roquette ici et t'as pas intérêt à aller baver, t'as pigé ! Sinon tu pourrais le regretter !

DUTRIEUX : C'est vous qui le regretterez !

Scène 5 :

VOIX OFF : Et en effet, un jour par faiblesse et lâcheté parce qu'il ne supporte plus les menaces et les coups. Dutrieux craque et accuse à tort Beaumais et Guendon d'être parti se baigner en cachette pendant leur travail. Pour échapper au cachot les deux garçons volent le jour même un bateau et décident de s'échapper.

AIME NOEL : Beaumais, Guendon, vous avez été dénoncés !

BEAUMAIS : Quoi, qu'est-ce que tu racontes ?

AIME NOEL : Je ne peux pas rester longtemps, sinon on va s'apercevoir de mon départ, mais c'est Dutrieux ! J'étais à la buanderie quand j'ai entendu Radel lui demander s'il savait quelque chose, et comme Dutrieux disait non, Radel s'est mis en colère et à frapper de toutes ses forces. Ensuite il a dit : « Très bien, puisque tu ne veux plus collaborer, je vais tout dire au Directeur » Alors Dutrieux s'est arrêté de pleurer, et il a raconté que mardi dernier Beaumais et Guendon s'étaient absentés de leur travail pour aller se baigner !

« Ah ils vont voir ces petits morveux, ils vont comprendre... ils feront moins les malins quand ils auront passé quelques jours au cachot ». À ce moment-là Radel m'a surpris. Il m'a dit : « Qu'est-ce que tu fais là toi ? ». J'ai répondu que je venais chercher des torchons propres pour la cuisine. Il m'a dit : « Fiche le camp avant que je ne t'écrase ! » Vous l'auriez vu... On aurait dit qu'il était devenu fou... Dutrieux, lui, il tremblait, son visage était tout blanc...

DEVILLAZ : Merci Ti Noel, et file maintenant sinon tu vas être repéré...
Qu'est-ce que vous allez faire ?

DENIS : Attendez.... Si on dit tous que Dutrieux a menti, Radel nous croira peut-être...

BEAUMAIS : Pas la peine de discuter, j'aurais préféré mieux préparer mon coup, mais tant pis : moi je m'évade !

GUENDON : Moi aussi ! J'arrête pas d'y penser depuis qu'on est arrivé ! Je tiens plus ici ! Ils veulent tous nous faire crever ! Et moi je suis trop jeune pour ça.

DEVILLAZ : Vous êtes fous ou quoi ? Comment vous allez faire pour partir ? Vous allez vous enfuir à la nage ?

BEAUMAIS : On n'a qu'à voler un bateau... On se planque dans une barque et on attend la nuit

GUENDON : Moi je pense que je pourrai me débrouiller à la manœuvre, ça n'a pas l'air sorcier... De toute façon on n'a pas le choix, c'est ça ou le cachot...

DEVILLAZ : Beaumais, Guendon, vous faites une grosse bêtise, vous risquez de vous noyer !

BEAUMAIS : Je n'ai pas peur de la mer et à votre place je sauterais sur l'occasion si vous ne voulez pas finir vos jours ici.

DEVILLAZ : Je ne peux pas, j'ai juré d'aider les petits, les « Vulnérables » et de les protéger jusqu'au bout.

DENIS : Je reste avec lui !

BEAUMAIS : Faites ce que vous voulez. Mais pour nous c'est maintenant ou jamais. Adieu les amis !

DEVILLAZ : On va essayer de cacher votre fuite le plus longtemps possible. Soyez prudents ! Bonne chance !

VOIX OFF : Quelques temps plus tard un des enfants, Guenot apprend du Capitaine.....que l'embarcation a été retrouvée au pied du cap Bénin. Et qu'il semblerait bien que Beaumais et Guendon aient réussi leur évasion. Fou de joie, Guenot s'empresse d'apporter la bonne nouvelle à ses amis

4) **L'ETE FAIT CHANTER LES CIGALES**

*L'été fait chanter les cigales
Le vent fait danser les roseaux
Devant moi un lapin dévale
Sous mes pieds le sable encore chaud*

*Je dévale à travers les pins
Partout des senteurs de garrigue
Je cueille une branche de thym
Et je chaparde quelques figues*

*Je regarde l'eau qui scintille
Puis je bondis sur les rochers
Je n'ai jamais été agile
Mon chapeau de paille est tombé*

*Les longs cyprès qui se balancent
Se fichent bien de mes tracas
Pour eux ça n'a pas d'importance
Mais moi nager je ne sais pas*

}

BIS

*Je marche seul sur le chemin
Que vais-je dire pour mon chapeau ?
Ce qui m'attend je n'en sais rien
Je le saurai bien assez tôt...*

SCENE 7 Instrumental

VOIX OFF : Les mois passent. Dans la colline en plein soleil, les enfants coupent, arrachent, défrichent, transpirent. Tout à coup, le jeune Auguste Roustand fait une mauvaise chute .En tombant, sa tête heurte un rocher.

RONCELIN : Vite aidez-moi ! Aidez-moi !

DENIS (se précipite vers eux) : C'est Roustan !

RONCELIN : Il est tombé ! Il a glissé, et en tombant sa tête a cogné contre un rocher

DENIS : De l'eau, il faut de l'eau !
Il faudrait l'allonger !

RONCELIN : Allez chercher le médecin vite ! Auguste ! Auguste! Oh Oh! Auguste! C'est moi Roncelin !

DENIS : Auguste parle nous ! Auguste !

ROUSTAN (faible) : J'veux pas mourir, Roncelin, j'veux pas mourir !

RONCELIN : Mais tu vas pas mourir, donne moi la main, Auguste ! Auguste ! Tiens bon ! On va chercher du secours !

ROUSTAN : J'ai mal !

RONCELIN : Le médecin va arriver, il va te soigner hein ! T'entends ? Auguste ! Auguste ! T'en va pas ! Auguste !

ROUSTAN : Tu sais, le trésor...

ROUSTAN : Je crois que je l'ai trouvé...

RONCELIN : C'est vrai ? Ou ça ?

ROUSTAN : Sur le chemin, qui mène au phare, juste après la petite plage.

RONCELIN : On ira le voir demain tous les deux, d'accord ?d'accord ? Auguste tu m'entends ? Auguste ! Auguste ! Mon Dieu ! Je vous en prie faites quelque chose ! Je vous en prie, mon Dieu !

5) DIX ANS

*(Enfants) Je ne sais pas (ter) prier
Pardonnez-moi (bis) mon Dieu
Je ne sais pas prier
Mais si vous m'entendez
Restez pas, restez pas sans bouger*

}

BIS

*(Augustine) Regardez le, mon Dieu
Comme il est courageux
Ce bon petit soldat
Son corps tremble de froid
Mais il ne se plaint pas*

*Il vient d'avoir dix ans
Laissez-lui donc le temps
De devenir un homme
Donnez-lui un sursis
Il mérite la vie*

*(Enfants) Il doit se relever, il doit se relever
Et il doit continuer
Avec nous le combat
Ensemble on est plus fort, on est plus fort
Et l'on s'en sortira*

*Mais s'il doit nous quitter, s'il doit s'en aller
Promettez-moi mon Dieu, qu'il trouvera là-haut
Un monde merveilleux*

*Il est là, il est là immobile
Il est là, il est là si tranquille
Il essaie de sourire
Avant de s'endormir, avant de s'endormir
Une dernière fois*

*(Enfants) : Il est là, il est là, immobile
Il est là, étendu si tranquille
Il essaie de sourire
Avant de s'endormir
Une dernière fois*

*(Augustine) : Il est là, immobile
Étendu si tranquille
Il essaie de sourire
Une dernière fois
Mais nous savons déjà
Que jamais il ne reviendra*

Scène 8

VOIX OFF : Roustan n'est pas le 1^{er} colon à disparaître. Et devant la liste des morts qui ne cesse de s'allonger. Paul Noel essaie de convaincre ses compagnons que la seule issue est la fuite.

DECORS : On peut pas continuer comme ça ! C'est pas une vie ! C'est pas une vie !

PAUL NOEL : Il a raison, DECORS il faut qu'on parte !

DENIS : Attends Paul calme-toi !

PAUL NOEL : Pourquoi faudrait-il que je me calme ! C'est ça que tu veux ? Le mois dernier c'était Joseph, le mois d'avant Rogeau, le mois d'avant Auzias, tu veux que je continue... j'ai pas envie d'être le prochain sur la liste tu comprends !

DEVILLAZ : Et ton frère ?

PAUL NOEL : Mon frère, il part avec moi...

DEVILLAZ : Tu es complètement fou ! Il est petit, c'est trop dangereux ! Tu ne vas pas lui faire prendre ce risque ?

PAUL NOEL : Les autres ont bien réussi !

DEVILLAZ : Les autres ont eu de la chance, mais maintenant ils surveillent plus qu'avant, vous n'irez pas bien loin, c'est moi qui te le dis !

DENIS : Il a raison, depuis le départ de Guendon et Beaumais, ils surveillent le port jour et nuit.

PAUL NOEL : S'ils nous rattrapent, nous nous évaderons encore, pas vrai Aimé !

DEVILLAZ : Est-ce que tu te rends compte de ce que tu dis ? Tu peux pas ! T'as pas le droit de mettre sa vie en jeu ! Si vous vous noyez...

PAUL NOEL (au bord des larmes) : Et alors ? Finir manger par les poissons ou par les vers, ça change quoi ? Hein, qu'est-ce que ça change ?

RONCELIN : Ils ont pas tort ! Faut les comprendre Devillaz, chaque jour ce sont de nouvelles punitions qui tombent... À ce rythme, on tiendra pas longtemps !

PAUL NOEL : C'est facile pour vous de jouer les chefs, d'avoir toujours raison, mais ni toi. Devillaz, ni toi Denis ne pouvez comprendre ! Onze jours de cellules le mois dernier ! Quarante-cinq coups de férules ! Tu veux voir mon dos ?

DENIS : Qu'est-ce que tu veux dire ?

PAUL NOEL : Je veux dire que toi à la cordonnerie, et toi à la fabrique de pipes, vous ne pouvez pas vous rendre compte, mais venez travailler un peu avec nous sur les terres, vous allez voir...

DENIS : On est des planqués c'est ça ?

PAUL NOEL : Je dis pas ça, mais faut avouer que c'est pas pareil ; vos patrons vous donnent des trucs à manger, nous on n'a rien pour tenir le coup. On mange des fruits verts, et ça nous donne la chiasse !

DENIS : C'est bien pour ça qu'on partage tout non ? C'est pas vrai ? On partage pas ?

DEVILLAZ : Tu crois que travailler sur les machines, c'est pas dangereux ? Demande à Dupuis ! Il était tellement fatigué qu'il s'est endormi sur sa machine, résultat, deux doigts en moins !

PAUL NOEL : Et alors justement, c'est ça que tu veux ? Tu vois pas qu'on va tous y laisser notre peau !

6) MOURIR LIBRE

Pour Je n'aurai pas le courage de patienter six ans
Contre Il faudra pourtant bien, comment faire autrement ?
Pour Nous allons nous enfuir, partir sans plus attendre
Contre A quoi bon s'évader, ils sauront nous reprendre ?
Pour Nous attendrons la nuit pour voler un bateau
Nous ramerons sans bruit, sans bruit
Et quand hors de danger, nous hisserons les voiles
Nous suivrons le chemin, guidés par les étoiles

Contre C'est risquer votre peau, jouer avec la mort
Pour Dans ce pénitencier quel sera votre sort ?
Contre La mer est capricieuse, vous allez vous noyer
Pour C'est notre unique chance, nous devons la tenter

*Entre devoir croupir tout au fond d'un cachot
Ou confier notre vie aux caprices des flots
J'ai choisi, j'ai choisi
Je préfère mourir libre
Je n'ai plus rien à perdre
Je n'ai plus rien à perdre (bis)
Et tout à gagner*

Contre Mais si le mistral se lève, il vous emportera
Pour Nous laisserons le vent nous mener où il va
Déjà deux d'entre nous ont gagné le pari
Contre Nous ne sommes pas sûrs qu'ils aient bien réussi

Pour Que le mistral nous pousse en Corse ou bien en Sardaigne
L'important c'est que l'on atteigne
Un pays moins austère une terre plus tranquille
Où nous ne serons plus condamnés à l'exil

Contre C'est risquer notre peau, jouer avec la mort
Dans ce pénitencier quel sera notre sort ?
Contre La mer est capricieuse, nous allons nous noyer
Pour C'est notre unique chance, nous devons la tenter

*Entre devoir croupir tout au fond d'un cachot
Ou confier notre vie aux caprices des flots
J'ai choisi, Je préfère mourir libre,
Je n'ai plus rien à perdre,
Je n'ai plus rien à perdre
Et tout à gagner*

SCENE 9

VOIX OFF : Une nuit, Théo Gruner, Debourge et Casenave tentent à leur tour de s'évader. Mais, rattrapés par les douaniers, ils sont conduits à la prison Saint-Rock, à Toulon, avant d'être ramenés au Levant. Une punition exemplaire leurs est réservée par le Directeur de la Colonie. Ils devront passer 10 jours au cachot, barres de justice aux pieds. Une partie du personnel, réprouvant ces méthodes, interpelle Pérignon

«Monsieur le Directeur ! Les fers de justice ne se pratiquent plus que dans la Royale ou au bagné. Ce châtiment me semble bien sévère, surtout appliqué à des enfants. »

« Depuis quand discute-t-on les ordres ? Ici, c'est moi qui commande et le règlement m'autorise à appliquer toutes mesures exceptionnelles que je jugerai utile... »

Même la torture ?

S'en suis alors une violente altercation.

« Je ne vous autorise pas !!! Et bien, si vous n'êtes pas content de ma décision.....

Fichez le camp !!!!! Votre solde, vous attend à l'économat.

Le médecin est renvoyé, le chef des travaux abandonne ses fonctions. Sur l'île du Levant, les habitants commencent à jizzer.

SCENE 10

7) ILE D'OR

*Ile d'Or C'est ainsi qu'on l'appelle
Ile d'Or Belle parmi les belles
Inondée de lumière sauvage et solitaire
Ô mon île Ô mon île d'or*

*Je devrais, je devrais te maudire
De laisser détruire, ces êtres fragiles, ces enfants*

*Tu deviens, tu deviens leur complice
Car ce nom qu'ils salissent. Vois-tu c'est le tien ! Ile d'Or*

*Mais pourquoi, devant tant de violence
Gardes-tu le silence et te plies à leurs lois, sans protester ...*

*C'est ton sol, c'est ton sol qu'ils piétinent
Mais qu'ont-ils fait de toi ? Qu'ont-ils fait de toi ?*

*Ile d'Or C'est ainsi qu'on t'appelle
Ile d'Or Belle parmi les belles, Inondée de lumière
Sauvage et solitaire
Ô mon île Ô mon île d'or*

VOIX OFF : Dix jours plus tard, épuisés et affamés, les trois garçons sortent du cachot. L'injustice flagrante du châtement qui leur a été infligé révolte les autres et chacun parle du courage avec lequel ils ont subi leur supplice. Mais le séjour a laissé des traces et quelque temps plus tard on retrouve Debourge pendu à la branche d'un chêne. Casenave devenu solitaire ne parle presque plus... Seul Théo Gruner garde encore la rage au ventre. Bien décidé à se venger, il met alors sur pied une mutinerie.

GRUNER (menant la mutinerie) : « Mes amis, on veut nous faire crever de faim. On nous traite plus mal que les esclaves d'Amérique. Refusons de bouger tant que le directeur ne nous aura pas promis ce que nous réclamons... Du pain, du pain, du pain ! »

VOIX OFF : Malheureusement, rien ne se passe vraiment comme il l'avait imaginé, et les enfants trop heureux de pouvoir goûter à quelques heures de liberté sont rapidement gagnés par une folie destructrice impossible à contrôler. Considéré comme le meneur de la mutinerie, Gruner est tout d'abord emmené à la prison de Toulon avant d'être ramené au pénitencier et comprend alors que l'on échappe pas aussi facilement au Levant. Malgré tout dans le voisinage et sur le continent les rumeurs à propos de Sainte-Anne vont bon train. Et un beau matin, un inspecteur débarque.

SCENE 11

8) MOI J'SAIS RIEN !

L'inspecteur : Dis, mon enfant, juste un moment, dis, mon garçon,
quel est ton nom ?

Je vais te poser une question: mais réponds mon garçon. Sans crainte
ni hésitation

Viens mon petit, viens par ici ! Ne me regarde pas ainsi
Tu sais je ne veux que ton bien, mais réponds mon garçon.
Et surtout ne me cache rien

Enfants : Vous savez, moi je n'sais rien...

Vous savez, moi je sais bien

Que si je parle on m'arrête, que si je parle on me jette, au cachot !

L'inspecteur : Allons donc ! Allons donc !

Enfants : Vous savez, moi je n'sais rien...

Vous savez, moi je sais bien

Que si je parle on m'arrête, que si je parle on me jette, au cachot !

L'inspecteur : Allons donc ! Allons donc !

D'où vient cette méfiance ? Cette peur ?

On devine dans leurs yeux, la terreur !

Auraient-ils vus le diable, ces êtres misérables tout juste sortis de l'enfance ?

Enfants : On accepte les cris, on supporte les coups,

Mais la douleur la plus terrible : C'est la faim

L'inspecteur : La faim ?

Enfants : On endure les sévices

La torture, les supplices

Mais la douleur la plus terrible : C'est la faim

L'inspecteur : La faim ?

Enfants : La faim qui vous tenaille

Qui déchire vos entrailles

La faim qui vous rend fou

Qui vous rend prêt à tout

La faim qui vous obsède

Vous fait perdre la tête

La faim qui fait de vous

Un enfant prêt à tout

À subir, à voler, à mentir, à tricher

Pour un quignon de pain

On pourrait tuer son voisin

INSPECTEUR : Monsieur le Directeur....J'ai entendu dire que les enfants n'avaient le droit qu'à 50 grammes de viande par semaine et par personne. Est-ce exact ?

DIRECTEUR : OH ... ! Je peux vous assurer Monsieur L'Inspecteur que personne ne gratte ici ni sur la quantité ni sur la qualité ! J'y veille personnellement.

VOIX OFF : Le Directeur a beau répondre avec assurance aux questions qui lui sont posées. L'Inspecteur n'est pas dupe. Son rapport est accablant et Pérignon doit quitter l'île. Un nouveau Directeur est alors nommé.

9) *Un nouveau directeur – Instrumental*

Pour Théo Gruner, c'est le grand jour .L'heure de sa libération a sonné. Avant de partir, il se rend au bureau de l'économiste pour récupérer son pécule. Mais la somme d'argent qui lui est remise n'est pas celle qu'il espérait.

ECONOME : Euh....une erreur..Mais quelle erreur ??!!! Tu sais compter toi ??

GRUNER : J'ai calculé que j'ai droit à un peu plus de 46 francs. Et vous ne me donnez que 29 francs

ECO NOME : Oh...mais quel grand comptable nous avons là !!!!!..Tu oublies les amendes.

GRUNER : mais c'est faux !!! Ce n'est pas vrai !!!!!

VOIX OFF : Il réalise écœuré qu'il a été escroqué.

10) SANCTIONS

*Il consigne dans un cahier
Tous nos actes et nos méfaits
Mais aussi qu'on se le dise
Des erreurs jamais commises
Afin de nous voler
De tout nous voler
De nous humilier*

*Il inscrit dans un cahier
Les amendes qu'on doit payer
Mais surtout qu'on se le dise
Pour des fautes jamais commises
Afin de nous voler
De tout nous voler
De nous humilier*

*Cacher un bout de pain
C'est huit jours de cachot
Insulter un gardien
Au pain sec et à l'eau*

*Avoir jeté des pierres
C'est huit jours de cellule !
Négliger ses prières
C'est vingt coups de férule !*

*Faire des gestes indécents
C'est quarante coups de fouet
Pour des attouchements
Ce sont les fers aux pieds !*

*Se lever dans la nuit
C'est huit jours de cellule !
Chaparder quelques fruits
C'est vingt coups de férule !*

*Et pour être vivant !
C'est combien ?
Pour rester un enfant !
C'est combien ?*

*Mourir sans prévenir, mourir sans rien dire
C'est combien ?
C'est combien ?*

VOIX OFF : Durant les rares moments de détente qui leurs sont accordés, les enfants traînent dans la cour, jouent, redeviennent des enfants. Mais DEVILLAZ n'a pas le cœur à s'amuser. Il préfère rester seul dans son coin. Depuis quelque temps, il ne cesse de penser à cette jeune fille rencontrée le jour où son patron l'a emmené faire une livraison. Roncelin et Denis à qui il n'a rien dit, ne comprennent rien à son isolement, à son indifférence à l'égard des vulnérables. Il regarde la mer et repense à Beaumais et Guendon, à leur évasion à la liberté....en gravant son nom sur une pierre. Assis sur un rocher, Paul Aimé et son petit frère évoquent les souvenirs de leur mère

SCENE 12

AIME NOEL : Elle était comment maman ? Tu te souviens ?

PAUL NOEL : Brune je crois, avec des grands yeux clairs ! Elle était très jolie !

AIME NOEL : C'est vrai que c'était une putain ?

PAUL NOEL (surpris) : Qui t'a dit ça ?

AIME NOEL : Tu sais, j'étais petit, mais je me souviens la nuit, les hommes qui venaient, je faisais semblant de dormir. Elle me manque.

PAUL NOEL : A moi aussi elle me manque...

AIME NOEL : Paul, tu crois vraiment qu'un jour on partira !

PAUL NOEL : Bien sûr, tu verras, on trouvera du travail. On habitera un joli village sur la côte. Et plus jamais on retournera au Havre !

AIME NOEL : Moi ce que je voudrais c'est qu'on ait une petite île rien qu'à nous ! Avec des arbres, des fleurs et des oiseaux de toutes les couleurs, et une jolie maison avec des volets bleus !

PAUL NOEL : Je te le promets, petit frère, on aura tout ça un jour, je te le promets....

SCENE 13

11) PETIT FRERE - INSTRUMENTAL

VOIX OFF : Depuis qu'elle est en place, la nouvelle direction ne s'est montrée ni plus indulgente ni plus charitable que l'ancienne. Les conditions de détention restent épouvantables et les punitions infligées tout aussi effrayantes sinon plus. Augustine BREMONT l'épouse du Capitaine écrit une lettre au Maire de Hyères.

« Savez-vous que dernièrement trois jeunes détenus se sont évadés en traversant le détroit entre le Levant et Port sur une vieille planche de liège et des sacs de laine ? Des choses terribles se passent dans cet établissement pénitentiaire. Et les enfants sont prêts à tout pour y échapper, jusqu'à risquer leur propre vie. » Puis le 7 Mars 1865, épuisés, affamés n'arrivant plus à reprendre des forces, Paul NOEL s'éteint. Il avait 13 ans.

12) QUATRE PLANCHES

Quatre planches, quelques clous...

*Là, posée par terre
Une caisse près d'un trou
Dans un coin du cimetière*

*Personne n'a chanté
Personne n'a pleuré
Personne n'a eu de remords
Pas même de regrets*

*Pas de cérémonie,
À peine une prière,
Juste un signe de croix,
Voilà...*

*Personne n'a chanté
Personne n'a pleuré
Personne n'a de remords
Même pas de regrets*

*Bientôt la nuit descend
Ramenant le silence
Dans le petit cimetière
Sur l'île du Levant*

*Seul le souffle du vent
Vient caresser les branches
Et soulève la terre
Qui recouvre les tombes*

SCENE 14

DUTRIEUX : Devillaz ! Je voudrais te parler !... Tu ne m'as jamais aimé, hein ?

DEVILLAZ : Ça t'étonne !

DUTRIEUX : Qu'est-ce que tu veux dire ?

DEVILLAZ : Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire ? Beaumais, Guendon, par exemple, ça ne te rappelle rien ?

DUTRIEUX (très calmement) : Radel me battait, il voulait des noms, j'ai dit les deux premiers noms qui me passaient par la tête... j'en suis pas fier... mais Beaumais et Guendon ne m'aimaient pas, j'étais leur tête de turc... et puis finalement je leur ai rendu service, ils sont toujours en vie et libres ! Vous me considérez tous comme une ordure. Mais si vraiment j'avais été une ordure, tu crois que je me serai gêné pour dénoncer vos trafics de nourriture. Tu crois que j'étais pas au courant ? Sais-tu au moins pourquoi on m'a envoyé ici ? On m'a envoyé ici parce qu'on voulait m'arracher aux mauvais traitements paternels, comme ils disent. Mon père quand il avait trop bu, il m'insultait, il criait, il me battait, et puis après il se calmait, il devenait très gentil, il me faisait asseoir sur ses genoux en me demandant de lui pardonner, et puis il me caressait les cheveux, et puis (il se tait un long moment) ... Pendant la descente à Toulon, j'ai essayé de me rapprocher de vous, je voulais faire partie de votre bande « Les Vulnérables », devenir votre ami, mais vous m'avez toujours rejeté à cause de ma réputation... Tu te souviens le jour où je t'ai proposé un plan pour partir d'ici, t'en as pas voulu, tu ne m'as pas fait confiance, et pourtant tu peux me croire, j'avais tout prévu, tout calculé... depuis longtemps.

DEVILLAZ (mal à l'aise) : S'il était si sûr que ça ton plan, alors pourquoi t'es pas parti tout seul ?

DUTRIEUX : Tout seul ? J'ai toujours été tout seul ! Moi, je voulais partir avec toi ! Je voulais qu'on soit amis, c'est tout !

Devillaz se met à pleurer. Dutrieux hésite à passer un bras autour de ses épaules.

13) MAIS NON, JE NE PLEURE PAS !

*Combien de temps déjà ?
Combien de temps encore ?
À quoi sert ce combat ?
À quoi bon tant d'efforts ?
Combien de temps déjà ?
Combien de temps encore ?
Bien sûr je suis vivant
Mais pour combien de temps ?*

*Je n'ai plus de repères
Je vis sans illusions
Sans père ni mère
J'ai perdu la raison
Je n'ai pas d'amertume
Je n'ai pas de rancune...*

*Mais non je ne pleure pas !
Mais non je ne pleure pas !
Je ne veux pas baisser les bras*

*Combien de temps déjà ?
Combien de temps encore ?
À quoi sert ce combat ?
À quoi bon tant d'efforts ?
Combien de temps déjà ?
Combien de temps encore ?
À quoi sert ce combat ?
À quoi bon tant d'efforts ?*

*Je suis ce funambule
Qui marche sur un fil
Un faux-pas, je bascule
Mon âme est en péril
Je n'ai pas d'amertume
Je n'ai pas de rancune...*

*Mais non je ne pleure pas !
Mais non je ne pleure pas !
Je ne veux pas baisser les bras*

Scène 15

VOIX OFF : Peu de temps après la mort de son frère, on retrouve le corps d'Aimé NOEL au pied d'une falaise. Le directeur qui refuse que l'on parle de suicide prétend qu'il s'agit là d'un accident. Mais partout dans la colonie le désespoir s'empare des détenus.

DECORS : Devillaz, tu es un salaud, un assassin !

DEVILLAZ : Qu'est ce qui te prend ?

DECORS : C'est de ta faute si Aimé Noël s'est suicidé !

DEVILLAZ : Qu'est-ce-que tu racontes ?

DECORS : Un pêcheur vient de le retrouver noyé en bas de la falaise de la Bugadière, dans la calanque de Grand Cap. Les gardiens répètent partout que c'est un accident. Mais moi je sais bien qu'il l'a fait exprès.

DEVILLAZ : Mais pourquoi se serait-il tué ?

DECORS : Alors tu ne devines pas ? Est-ce que tu sais au moins que Paul son frère est mort, il y a douze jours de ça ?

DEVILLAZ : Paul ?

DECORS : Il est mort parce qu'il n'arrivait pas à reprendre des forces ! Eux, ils disent que c'est des coliques, ou qu'il a mangé des baies, ou qu'il a pris froid, ou je ne sais quoi encore. Mais moi, je te le dis : Paul Noël a crevé de faim.

DEVILLAZ : Mais vous...Les « Vulnérables » vous ne faites plus de réserves, comme avant ?

DECORS : Les « Vulnérables », tu parles ! Depuis que tu as tout laissé tomber, tout le monde s'en fiche bien... Le jour où Paul Noël a été enterré, j'ai vu Aimé suivre la charrette qui portait le cercueil, l'œil sec, courageux comme tout. Ensuite il a demandé au nouvel aumônier de rester avec son frère jusqu'à la dernière pelletée. Mais dès que le cercueil a été enfoui, le fossoyeur l'a vu s'éloigner dans le maquis. Et plus personne ne l'a revu... Le docteur a dit que c'était un suicide, mais le directeur s'est mis en colère en disant que ce n'est pas possible, que c'est un accident et qu'il espère bien maintenant que ceux qui ont l'intention de s'évader réfléchiront un peu plus !

UN ENFANT (arrive en courant) : Ça va mal les amis, Laurent, le Capitaine, et sa bande... ils préparent quelque chose...

VOIX OFF :

En effet, sous l'impulsion d'un groupe de rebelles une révolte éclate un soir au moment du souper

SCENE 16

C'est l'heure du dîner, on sert la soupe... Ciel lourd et menaçant... grondement du tonnerre.

LE CHOEUR : Vous n'allez pas avaler un truc pareil, les gars, c'est plein de vermine !...

-Il a raison, faut plus se laisser faire ! Faut leur montrer ce qu'on a dans la culotte !!

LAURENT : Bravo !!!Va dire au gardien qu'on veut lui parler... au directeur aussi.

VOIX OFF : Que se passe t-il ici ? Où vous croyez vous ?

« Nous ne travaillerons plus tant que la soupe restera immangeable il y a des bêtes là dedans les légumes sont mal cuits Hier dimanche il n'y avait pas assez de viande. »

« Et...Depuis quand te permets- tu »

« Ce n'est pas terminé ! Nous voulons du vin, du tabac et six heures de pause par jour »

« Comment ça t'as pas fini ?cet insolent au cachot »

« Empêchez !! Empêchez les mes amis !!! Refusons de manger, refusons de travailler. »

Très vite c'est la panique et personne ne parvient à contrôler la situation tant les enfants déchainés font exploser leur rage avec une violence inouïe. Les réserves sont aussitôt pillées les bâtiments dévastés Conscients du danger certains détenus préfèrent obéir aux ordres des adultes accusés de trahison ils deviennent la cible des insurgés qui se lancent à leur poursuite Des bagarres éclatent un peu partout La folie est à son comble lorsque des colons sous l'effet de l'alcool mettent le feu aux bâtiments dans lesquels sont coincés d'autres enfants

14) LA REVOLTE

***C'est l'heure de la révolte,
A votre tour de trembler***

(UN ENFANT) Allons délivrer les gars qui sont enfermés dans les cellules !

***C'est l'heure de la révolte,
A votre tour de payer***

(FAUVEAU) Il faut les empêcher, allons chercher du renfort !

***C'est l'heure de la révolte
A votre tour de pleurer***

(LAURENT) Vous, sortez les réserves des cuisines, et vous, suivez-moi à la cave !

***C'est l'heure de la révolte
A notre tour de cogner***

(UN ENFANT) J'ai trouvé de quoi faire sauter les serrures !

***Bientôt l'île tout entière se perdra dans les flammes
Nous ne répondons pas du salut de vos âmes !
La vengeance est un plat qui se mange à toute heure
Nous verrons vos visages déformés par la peur !
Pendant bien trop longtemps nous nous sommes laissé faire
Nous allons vous offrir un p'tit tour en enfer !***

***C'est l'heure de la révolte
A votre tour de trembler***

SCENE 17

VOIX OFF :

Quand au bout de six heures l'incendie fut circonscrit, on découvrit les restes carbonisés de quatorze cadavres. Les médecins pensèrent même que certaines victimes avaient pu être entièrement réduites en cendres : la force de l'incendie avait fait fondre les vitres et tordu les barreaux. Une enquête fut menée, les rescapés auditionnés à tour de rôle et le deux janvier 1867 s'ouvrit à Draguignan le procès de seize prévenus soupçonnés d'avoir joué un rôle de meneur dans l'émeute du 2 octobre 1866. Le jury délibéra quatre heures durant. Enfin, le verdict tomba : Deux des prévenus, seulement, furent acquittés. Les autres condamnés n'échappèrent pas à la prison : Dénoncé injustement à plusieurs reprises par des témoins qui lui en voulaient Dutrieux fût condamné à 3 ans de prison et quatre autres furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité. En revanche, certains enfants pour avoir fait preuve d'une conduite exemplaire pendant le révolte, virent leur peine réduite, grâce au nouveau directeur de la colonie qui en fit la demande auprès des autorités judiciaires et à l'appui de l'inspecteur qui suivit toute cette affaire de très près.

15) LES ADIEUX

Enfants : *On voudrait tant être heureux
Une page est tournée
On voudrait tant être heureux
Et partir le cœur léger*

*L'estomac est noué
On sent monter les larmes
Ne pas se retourner
Ne plus penser au baigne
On voudrait pouvoir dire
Qu'aucun jour n'est plus beau
On s'efforce de rire
Mais nos rires sonnent faux*

*C'est tellement difficile
De quitter ses amis
D'abandonner cette île
Tout un pan d'une vie*

*On voudrait tant être heureux
Une page est tournée
On voudrait tant être heureux
Et partir le cœur léger
On voudrait tant être heureux*

L'Inspecteur : *Ils ont tant attendu cet instant
Ils l'ont tant espéré et pourtant
Et pourtant lorsque le jour enfin se lève
A l'heure du départ
Ils ne peuvent empêcher
Ils ne peuvent empêcher un regard
Un tout dernier regard
Vers le pénitencier*

DECORS : Et bien voilà, je suis libre !

DEVILLAZ : Où tu vas aller ?

DECORS : Je sais pas encore !

DEVILLAZ : Mais tu as des projets ?

DECORS : Tu sais quand je suis arrivé ici, j'étais tout jeune, la liberté, je sais pas ce que c'est... De ma vie, je n'ai connu que cette île, le Levant, et je n'ai qu'une famille c'est vous... alors les projets... dès que j'aurai quitté cette île, je ne serai plus rien, je n'existerai plus... Il ne me restera qu'à voler pour vivre ... et tout recommencera ...

DEVILLAZ : Mais pourquoi tu dis ça ? Tu vas trouver du travail ! Tu ne vas pas être triste un jour comme aujourd'hui ?... Tu te rappelles le jour où Radel a déchiré son pantalon et qu'on a tous vu ses fesses ?

DECORS : Tu te souviens quand on a vu Roncelin revenir avec Roustan sur son dos, le corps couvert de sang ?

DEVILLAZ : Et quand on s'est baigné pour la première fois ?

DECORS : Tu sais ce que tu vas faire toi quand tu sortiras ?

DEVILLAZ : Il paraît que j'ai une mère qui m'aime et qui m'attend.

DECORS : Où ça ?

DEVILLAZ : Chez moi en Savoie...Elle s'est rappelée de mon existence l'an passé. Alors il faut que je sache.

DECORS : Savoir quoi ?

DEVILLAZ : A quoi ça ressemble une mère !

DECORS : Tu vas me manquer ! Vous allez tous me manquer !

DEVILLAZ : Tu parles, tu nous oublieras

DECORS : Ça m'étonnerait, tu penses vraiment qu'on oubliera le Levant un jour ?... Tu crois que les deux frères Noël sont plus heureux maintenant, là où ils sont ?...

DEVILLAZ : J'en suis sûr... Allez va, tu peux partir tranquille ! (Décors s'éloigne) Attends !

Il lui lance sa pipe. Décors la rattrape.

DECORS : Merci !... Devillaz, avant de partir j'aimerais encore passer par le cimetière... tu m'accompagnes ?

Ils échangent un regard puis se mettent à courir en direction du cimetière...

ÉPILOGUE

VOIX OFF : Durant les deux années qui suivirent, il n'y eut que cinq morts à déplorer, la colonie pénitentiaire de Sainte-Anne changea plusieurs fois de direction, faillit presque un temps par devenir l'œuvre de bienfaisance dont le comte avait rêvé durant les dernières années de sa vie, avant de retomber une nouvelle fois dans la terreur et la barbarie. Après la mort du comte en 1876 la colonie ne tarda pas à être vendue aux enchères jusqu'à ce que le directeur des prisons demande à son ministre l'autorisation de la fermer. 1057 enfants y avaient été internés, 99 morts et enterrés Les derniers détenus furent évacués et répartis dans d'autres colonies agricoles. Bien des années plus tard, Jules Décors revint au Levant. Une partie de lui était restée là-bas et jamais il n'avait cessé de penser au pénitencier. Il voulu revoir les lieux, le château abandonné, le dortoir, le cimetière, mais il ne réussit pas à retrouver la pierre sur laquelle il avait gravé « *Enfant Jules Décors, emprisonné au Levant* »

16) EN REGARDANT LES GOELANDS (épilogue)

*Dans leurs vestes trop étroites
Et leurs pantalons troués
Ils avançaient
Ils avançaient*

*Marquant la fin du voyage
Les falaises au devant
Se rapprochaient
Se rapprochaient*

*Combien de fois les yeux tournés vers l'horizon
Ont-ils rêvé de s'échapper de la prison*

*En regardant les oiseaux blancs
Qui planent au dessus de la mer
En regardant les oiseaux blancs
S'élancer à travers les airs
Je vois de maigres corps tremblants
Épuisés, couverts de poussière
Je vois des visages d'enfants
Des noms gravés sur une pierre
En regardant les oiseaux blancs ...*

*Chaque jour fait de souffrance
Ils n'avaient pas d'autre choix
Que de lutter
Pour exister*

*Travaillant la peur au ventre
Ils n'avaient qu'une obsession
La liberté
La liberté
Tant de fois le vent a séché leurs sanglots
Au loin passaient les voiles rouges des bateaux*

*En regardant les oiseaux blancs
Qui planent au dessus de la mer
En regardant les oiseaux blancs s'élancer à travers les airs
Je vois de maigres corps tremblants
Épuisés, couverts de poussière
Je vois des visages d'enfants
Des noms gravés sur une pierre
En regardant les oiseaux blancs ...*

*J'ai découvert les falaises
Le cimetière et les cachots
Puis j'ai marché
Sans plus parler*

*Cette page de l'histoire
Non jamais je n'aurais pu
L'imaginer
L'imaginer*

*La mer était si calme et le soleil brûlant
Tout autour de là, volaient de grands oiseaux blancs*

*En regardant les oiseaux blancs
Qui planent au dessus de la mer
En regardant les oiseaux blancs
S'élancer à travers les airs
En regardant les oiseaux blancs
En regardant les oiseaux blancs
Je pense aux enfants, aux enfants
Je pense aux enfants, aux enfants*